

Cette histoire est à la fois la biographie d'une actrice dont la carrière s'est principalement déroulée à la télévision, mais aussi le récit d'une admiration. Beaucoup de gens connaissent la série de Claude Barma « Les rois maudits », d'après l'œuvre de Maurice Druon, qui connut dès sa première diffusion, à partir du jeudi 21 décembre 1972, un immense succès. Mais peu savent ce qu'est devenue l'une des héroïnes de cette série, la comédienne Muriel Baptiste qui incarnait le rôle de la reine Marguerite de Bourgogne. Cette série a fait l'objet de plusieurs diffusions et d'éditions en vidéo. Elle est devenue un « classique » de la télévision. Pour autant, il est très difficile de se procurer des documents sur l'actrice Muriel Baptiste. Muriel, hélas, n'est plus parmi nous. Elle l'a choisi. Un triste jour de 1995, le jeudi 7 septembre, à Paris, dans le XVIIIème arrondissement, elle a mis fin à ses jours, après être retombée dans l'anonymat le plus total depuis la lointaine année 1974.

Muriel Baptiste, ce n'était pas que « Les rois maudits ». Elle avait réussi, dans les années soixante, à se faire un nom dans le dur métier de comédienne. Ses autres titres de gloire sont d'avoir donné la réplique à Jacques Brel en 1967 dans le film d'André Cayatte, « Les risques du métier ». Elle fut aussi la vedette d'une série (à l'époque on disait un « feuilleton ») de 26 épisodes, « La princesse du rail », que réalisa Henri Spade en Auvergne en 1966 et qui fut diffusée sur la première chaîne de l'ORTF en février 1967, et connut également un succès avec la version 1971 de la pièce de Jean Marsan « Zoé ».

Avant de parler de Muriel, je vais brièvement me présenter : je suis né en 1959 en Algérie, pays que j'ai quitté à l'âge de trois ans. Très jeune, j'ai été attiré par le milieu du spectacle, allant jusqu'à admirer le chanteur Richard Anthony, à collectionner des disques et à le voir une fois en concert. Mes parents, je tiens à le préciser, avaient de maigres moyens, et m'ont caché durant toute mon enfance leurs tracas financiers.

J'avais sept ans en novembre 1966 lorsque mes parents firent l'acquisition d'un poste de télévision 819 lignes qui ne permettait de recevoir que la première chaîne de l'ORTF. C'était déjà un grand luxe à l'époque. Ce poste rendit l'âme en janvier 1971 et celui qui lui succéda pouvait capter la seconde chaîne (qui émettait depuis 1964 en noir et blanc et octobre 1967 en couleurs)

Le mardi 7 février 1967, la première chaîne proposa ce feuilleton quotidien sur la construction d'une ligne de chemin de fer entre Clermont Ferrand et Nîmes : « La princesse du rail », dont j'ai parlé plus haut. Le lundi 13 février, dans le cinquième épisode du feuilleton, débarque une jeune femme brune bohémienne aux cheveux longs dont le personnage répond au curieux prénom d'Annunciata.

Ce soir-là, que se passe-t-il dans ma tête ? J'avais sept ans et cinq mois et je restais scotché devant le poste de télévision. Une passion devait commencer qui n'est pas près de s'éteindre. J'ignorais alors que l'actrice qui incarnait Annunciata portait une perruque et n'était pas brune. Annunciata avait un regard, une voix, une présence qui firent naître en moi un sentiment jusqu'alors inconnu : l'amour.

Qui est donc cette Annunciata ? Une actrice née le 11 juillet 1943 à Lyon sous le nom d'Yvette Baptiste mais qui a choisi un prénom de scène différent : Muriel. D'emblée, cette ville et cette année évoquent de bien douloureux souvenirs : Nous savons tous, même si ce n'est pas notre propos, l'histoire de Lucie et Raymond Aubrac, de Jean Moulin (arrêté le 21 juin 1943 à Caluire), de l'affreux Barbie. Bref, ce n'est pas dans un contexte très serein qu'arrive au monde la petite Yvette.

Elle n'a jamais parlé de ses parents, nous dirons donc seulement que son père s'appelait Roger, rédacteur, né le 19 novembre 1915 à Limoges (Haute Vienne) et qu'il est décédé, tandis que sa mère, Renée, dactylo de profession, née à Melun le 30 septembre 1922, habitait Saint Denis lors du décès de sa fille. A la naissance d'Yvette, les époux étaient domiciliés 6 rue des Trois Rois, faut-il y voir un signe du destin ?

Il semble que, pour Muriel, ses parents étaient un sujet absolument tabou. Lorsqu'elle devint célèbre, elle fut amie avec une autre comédienne de télévision et de théâtre, et jamais, malgré la complicité qui les unissait, elle ne devait parler de sa mère ou de son père. Tout au plus révéla-elle l'existence d'un frère qui lui causait des soucis.

On sait en revanche qu'elle a été élevée d'abord par sa tante, puis a grandi dans des pensions en Angleterre et en France. En 1953, elle est devenue petit rat au Châtelet, mais en 1956, alors qu'elle fait du ski, elle a un accident. Elle a 13 ans et sa carrière de danseuse est terminée.

Elle a alors un rêve : devenir journaliste. Pour cela, elle pose comme mannequin chez Catherine Harlé pour des photos de mode afin de se payer ses cours. Elle va finalement devenir secrétaire à « Paris Match ». Mais très vite, l'expérience la déçoit et elle donne sa démission. Elle

continuera cependant à déclarer que son rêve était de devenir journaliste lorsqu'elle répondra plus tard, en tant qu'actrice, à des interviews.

Un jour, un producteur italien la remarque sur une photo et veut en faire une comédienne. Le projet n'aboutit pas mais cela a déclenché une vocation chez Muriel. Elle décide donc de prendre des cours de comédie chez Yves Furet. Qu'elle se paie en posant pour le magazine « Marie Claire ». Et finit en 1964 par décrocher son premier rôle, au théâtre, « Gigi », de Colette. Ce rôle a porté chance à de nombreuses comédiennes, citons : Danièle Delorme (1949), Audrey Hepburn (1951), Evelyne Ker (1954), Leslie Caron (1959). Il y en eu une autre, au destin moins chanceux : Françoise Dorléac (1960).

La première de « Gigi » a lieu à Biarritz. C'est un triomphe. L'actrice Renée Saint-Cyr joue le rôle de sa tante dans la pièce. Les deux femmes sympathisent. Muriel s'installe chez Renée Saint-Cyr à Grasse et y mène une vie insouciante.

Pour la pièce de théâtre, Muriel Baptiste, qui est une débutante, a décroché le rôle face à vingt concurrentes. Le soir de la première, elle a eu droit à huit rappels et l'actrice Alice Cocéa, qui joue le personnage de la tante Alicia dans « Gigi » lui déclare : « tu iras loin ».

Le théâtre commence à lui faire des propositions : reprendre le rôle de « Gigi » mais cette fois à Paris au Palais Royal. Michel Fermeau, auteur de théâtre, lui propose une seconde pièce : « Le nez en trompette ». Mes recherches ne m'ont pas permis d'établir si elle avait joué cette pièce ou non. Car deux autres médias, entre temps, se sont mis à s'intéresser à elle : le cinéma et la télévision.

En 1964, le metteur en scène acteur pied noir Philippe Clair l'engage pour jouer dans le film « Déclat et des claqués » avec Annie Girardot et Mike Marshall. Elle y interprète un petit rôle, celui de Pistache. Le film, qui décroche le prix de l'humour cinématographique Georges Courteline 1965, reprend nombre de clichés sur le pays où je suis né : l'Algérie. Il faut bien avouer que ce personnage de Pistache est un rôle mineur pour Muriel. Le scénario est plutôt décousu, et n'est prétexte qu'à une série de gags. On y retrouve Renée Saint Cyr, Pierre Doris, Darry Cowl et même pour sa première apparition au cinéma le chanteur Enrico Macias. Raconter le film serait fastidieux et difficile, tant le scénario multiplie les situations absurdes et sans lien réel entre elles.

On peut rêver mieux pour des débuts au grand écran, même si elle a le second rôle féminin après Annie Girardot. Le film ne fut diffusé qu'une fois à la télévision, dans les années 70. Curieusement, un éditeur vidéo le mettra en vente au début des années 80. Ce film, que Muriel aurait sans doute souhaité oublier même s'il n'a rien de honteux, sera paradoxalement l'un des rares à faire l'objet d'une édition et à nous permettre de revoir Muriel aujourd'hui.

La télévision, grâce à Roger Pradines et Jean Nocher, lui propose un rôle plus important, celui de Martine Anodin dans le feuilleton « Quelle famille ». Il s'agit d'un remake de la série « La famille Anodin », qui comportait 13 épisodes diffusés sur l'unique chaîne de la RTF en 1955. Ce n'est pas un véritable succès, mais Muriel gravit les échelons vers la gloire. C'est le lundi 31 mai 1965, sur la première chaîne ORTF, que la série commence. Muriel y a le second rôle féminin après Simone Renant, qui joue le rôle de sa mère. Le père est interprété par Jacques Morel. La distribution comporte aussi Danièle Evenou, Pauline Carton, Jacques Monod, Patrick Préjean et Mary

Marquet. Pour les générations actuelles, il est bon de rappeler que Jacques Monod, disciple de Louis Jouvet, fut une figure incontournable des séries télévisées dans les années soixante et soixante dix. Muriel devra attendre « La princesse du rail » pour être reconnue dans la rue, mais ce sont ses premiers pas à la télévision. En 1965, il n'y a que deux chaînes en France, en noir et blanc Vous devenez donc vite un visage familier car il n'y a pas beaucoup de concurrence.

La télévision fait une deuxième fois appel à elle pour tenir le rôle de Lisbeth, second personnage en importance de la distribution de « Plainte contre X », un téléfilm policier (A l'époque, on disait « une dramatique ») signé Philippe Ducrest. Elle y retrouve l'acteur principal de la série « Quelle famille », Jacques Morel, qui connaîtra dans les années 80 une notoriété tardive avec « Julien Fontanes Magistrat ». « Plainte contre X » est diffusé le samedi 3 septembre 1966. Au générique, on retrouve Hélène Duc et José Luis de Villalonga, avec lesquels Muriel tournera d'autres téléfilms par la suite.

« Plainte contre X » n'a été diffusé qu'une seule fois et j'ignore si l'INA (Institut National de l'Audiovisuel) dispose encore des bobines. L'intrigue a le mérite d'être plus intéressante que celle de « Quelle famille » ou « Déclat et des claques ». Le cadre en est une gentilhommière perdue dans la forêt de Compiègne. La propriétaire, atteinte d'une tumeur au cerveau, se serait suicidée. Mais la police reçoit un coup de téléphone anonyme indiquant qu'il s'agit d'un crime. Dès lors, « Plainte contre X » entre dans le schéma du policier classique : « qui a tué ? ». C'est une pierre de plus à l'édifice de la carrière d'actrice de Muriel, même si ce genre de programme est éphémère, et réalisé avec peu de moyens. Quelques années plus tard, en 1973, Philippe Ducrest fera parler de lui au sujet d'une série qui a coûté

une fortune, « La duchesse d'Avila », (tournée en 1968 mais diffusée cinq ans plus tard) et dont les programmeurs ne veulent pas. Philippe Ducrest travaillait avec sa femme Evelyne Eyfel, qui utilisait le pseudonyme de Véronique Castelnau pour co-signer les scénarios avec son mari. La route de Ducrest croisera encore celle de Muriel Baptiste pour deux autres téléfilms.

J'ai parlé d'un producteur italien à l'origine de la vocation d'actrice de Muriel. Il a jeté l'éponge. Mais en 1966, un autre italien décide de produire une adaptation du roman de Christine de Rivoyre, « Les sultans ». Dans certains articles, les journalistes prendront des raccourcis en écrivant que Muriel a été directement engagée pour « Les sultans » d'après les photos de Catherine Harlé, ce qui est faux. Il y a eu un premier projet non abouti avec Muriel modèle pour photos, et le second n'est intervenu qu'après que Muriel ait triomphé dans « Gigi » et soit devenue actrice.

Le roman « Les sultans », aujourd'hui très daté, a pour principale héroïne une photographe nommée Solange. Elle deviendra à l'écran l'italienne Lisa Bortoli, interprétée par Gina Lollobrigida, (alors en pleine gloire). Muriel y joue le rôle de Kim, fille de Louis Jourdan et amoureuse de Daniel Gélin. « Les sultans », coproduction franco-italienne, sort en Italie sous le titre « L'amante italiana ». Le film parle des Don Juan modernes et montre un père, Laurent Messenger (Louis Jourdan), époux volage, confronté à sa fille Kim (Muriel) qui est amoureuse d'un homme mûr, Léo (Daniel Gélin). La distribution comporte aussi Corinne Marchand, Renée Faure, Philippe Noiret et Rosy Varte.

Le soir de la première, le réalisateur, Jean Delannoy, demande à Muriel de l'accompagner. Muriel s'achète pour l'occasion une robe. Mais paniquée à l'idée de se voir à l'écran (chose qui deviendra une vraie phobie chez elle), elle lui fait faux bond au dernier moment. Cela va lui jouer un mauvais tour, car elle va, par la répétition de ce genre d'incidents, se brouiller avec beaucoup de gens du métier, qui ne comprendront pas cette idée fixe, cette peur de se voir jouer.

« Les sultans » valent à Muriel les honneurs d'un article dans « Cinémond », un grand magazine de l'époque. Cet exemplaire est aujourd'hui très recherché car il est également consacré à notre Brigitte Bardot nationale. Brigitte a eu et aura d'autres articles, Muriel non.

Il faudra attendre le lundi 23 juin 1975 pour que la télévision, en l'occurrence FR3, diffuse le film. En 1975, la carrière de Muriel sera déjà terminée.

Voilà le passé professionnel de la petite gitane de « La princesse du rail ». Nous revenons donc à février 1967 et à ma découverte de Muriel. Je vais suivre désormais passionnément sa carrière. Le feuilleton a été imaginé par Henri Spade pendant la seconde guerre mondiale. Il m'a raconté qu'en voyant les paysages du massif central, il s'est fait un point d'honneur de tourner un film sur l'épopée du rail en France. Il concrétise son projet en 1966 en utilisant notamment la ligne « La trancévenole », spécialement construite pour l'occasion. Il engage le chansonnier comédien Armand Mestral, ainsi que des familiers du petit écran comme Hervé Sand (« Chéri Bibi »), Jean Davy (« Châteauvallon ») et Jean Franval (« Sans famille »). Le scénario, co-écrit avec Juliette Saint Giniez et le cheminot Henri Vincenot, s'inspire de faits réels, à savoir l'histoire d'un colonel d'empire, Noisot, qui se rui-

na en créant une compagnie de diligences et en voulant lutter contre l'implantation du chemin de fer. Série palpitante et riche en rebondissements, « La princesse du rail » est une succession de sabotages, d'attaques de train par des cavaliers et des bateliers, sur fond d'une grande histoire d'amour au dénouement tragique. Cette fois, Muriel a atteint son objectif : elle est devenue une vedette populaire, elle fait la couverture de « La semaine radio télé », elle a des fans, elle a conquis le cœur des français avec son personnage d'Annunciata, fille du colonel Vidal (Jean Davy), personnage inspiré du colonel Noisot.

J'aurai beaucoup de mal à oublier l'image de brune bohémienne de Muriel dans le feuilleton. L'histoire s'achève par le dramatique suicide par amour d'Annunciata. Elle se jette sous les roues de la locomotive conduite par le héros Antoine Delorme, interprété par le regretté Jacques Santi (1939-1988), inoubliable Michel Tanguy de la série « Les chevaliers du ciel ».

« La princesse du rail » a été tourné pendant l'été 1966 en Auvergne. Muriel y a risqué sa vie à deux reprises : lors d'une chute de cheval dans un ravin où sa perruque amortit un choc à la tête, et lors de la scène du suicide, où elle devait rester couchée sur les rails jusqu'à ce que la locomotive, une « Crampton », soit à deux mètres d'elle !

Muriel Baptiste et Henri Spade ne tiennent pas le même discours sur les conditions de tournage du feuilleton. Dans Télé 7 jours (lundi 6 mars 1967), Muriel se plaint d'un tournage difficile, « Henri Spade m'empêchait de porter des collants pour les scènes à cheval, avec ma jupe et mes sabots, j'avais les jambes en sang ». Elle reproche aussi au metteur en scène d'être toujours sur son dos, de l'empêcher de quitter le tournage pour aller voir des amis, de sortir, de lui faire une scène parce qu'elle a fugué voir

des amis en Camargue. Il est vrai qu'en voulant jouer les toreros avec des vachettes, Muriel va se blesser et retarder le tournage.

En 2006, Henri Spade, 85 ans, que j'ai eu au téléphone, se rappelle que Renée Saint Cyr l'a démarché pour engager « la petite » (C'est ainsi qu'il appelle Muriel). Il explique que sur le tournage, elle a eu « une petite aventure » avec l'acteur Jacques Santi qu'elle contrariait par son caractère instable. Un jour, elle est partie faire une ballade à cheval pendant quatre heures alors que les caméras étaient prêtes à tourner, mais Muriel n'avait juste pas apprécié de devoir attendre !

Plus grave, d'après son réalisateur, Muriel se drogue. Il dit l'avoir vu dans son regard. Si cela ne transpire pas dans la presse, le métier commence à être au courant que Muriel est une actrice difficile à gérer.

Pourtant, d'autres incidents vont émailler le tournage : un jour, ainsi que le rapporte le journaliste Jacques Frezezin dans « Télé 7 jours » (13 février 1967), Armand Mestral et Jacques Santi, qui ont appris à manœuvrer la locomotive de musée, disparaissent entre deux prises de vue, avec l'engin. On les retrouve à un kilomètre de là. Ils s'étaient offerts « un quart d'heure de locomotive buissonnière » !

La diffusion du feuilleton se termine et le souvenir d'Annunciata va me hanter longtemps. Le 30 juillet 1967, à Auriolles en Ardèche, au mas de la Vignasse (maison maternelle d'Alphonse Daudet) a lieu une fête ferroviaire. Le décor évoque beaucoup celui du feuilleton. L'écrivain Roger Ferlet, invité d'honneur, me dédicace son livre « Les contes de ma mère le rail » : « Au jeune Patrick Sansano, avec toute mon affectueuse sympathie et en lui